DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

LE DÉSASTRE DE READING.

Presse Associée.

Reading, Pe, 13 mai—Un grand nombre des morts, victimes du désastre de la nuit dernière, n'ont pas encore été identifiés.

Ils sont encore exposés à la morgue, en attendant l'arrivée de leurs parents ou amis.

L'homme des signaux aurait dû déployer le drapeau rouge, pour prévenir le train spécial du danger; il ne l'a pas fait; on en ignore la raison. Le train est venu se jeter violemment sur l'express, pendant qu'il était arrêté. Il y a une courbe à cet endroit; par conséquent, l'ingénieur n'a pu apercevoir le train qui était arrêté. Quand il s'en est aperçu, il était trop tard. Le choc a été suivi de cris de détresse et d'agonie.

A cet endroit, le voie passe par dessus un chemin creux et les remblais sont d'une cinquantaine de pieds de hauteur.

Plusieurs passagers ont été lancés dans l'espace, à bas des remblais, mais le train est resté sur les rails. Les morts et blessés ont été écrasés entre les débris des deux trains. La plupart des blessés ont été transportés à Reading; mais d'autres ont été envoyés à Norristown et à Pottstown, et même à Philadelphie.

Le général E. Byrd Grubb, du New Jersey, ex-ministre des Etats-Unis en Grèce, et le sénateur Penrose, de Philadelphie étaient parmi les passagers, dans le car Pullman, sur le premier train. Tous les deux ont été violemment secoués; mais aucun n'a été blessé. Le sénateur Penrose a dit qu'il ne pensait pas qu'il y eut de nombreux morts; plus il estimait de 20 à 50 le chiffre des blessés. Il y avait 150 personnes sur le train et la seconde section était encombrée.

Il y avait aussi sur le train un détachement de soldats, par bonheur, parce qu'ils ont été d'un grand secours; ils ont tiré des cars bien des blessés et des morts.

"Quand, dit le sénateur Penrose, a eu lieu le choc, j'ai cru que nous étions tous perdus. Les passagers ont été lancés dans toutes les directions. Ceux qui n'ont pas été blessés par les boiseries brisées, l'ont été plus ou moins par la secousse qui les a jetés rudement contre les pavois des cars. La scène était etait effrayante; je ne l'oublierai jamais."

Un employé du chemin de fer accuse 25 morts et 50 blessés grièvement.

Plusieurs de ces derniers, dit-on, ne passeront pas la journée.

Reading, Pe, 13 mai—Quand le jour s'est levé, on a pu se rendre compte de l'étendue du désastre, un des plus terrible de notre histoire.

Voici les noms des morts qui ont été transportés à Potsville:

Frank D. Shauer, de Morristown.

L'ex-maître de poste, Geo. W. Schall, de Norristown.

Le capitaine Stirk, demeurant 153 Nord 22e rue Philadelphie.

Miss Annie McGraw, d'Ashland.

Blessés à mort—Harry Hunchberger, de Gulf Mills.

Frank Hinders, de Norristown.

Geo. Hinders, trésorier du comté, Norristown.

Samuel Batty, Coshocton.

Hiram Shelly.

Thomas Lees, Bridgeport.

William Cramm, Nortistown.

— Holmes, enfant de 13 ans.

2 hommes mutilés, non identifiés.

— Taylor, résidence inconnue.

Un homme non identifié, d'environ 40 ans, ayant les deux jambes enlevées.

Un autre que l'on croit être Hartman, demeurant probablement à Philadelphie.

John Johnson de MtCarmel; un autre que l'on suppose être Lewis Fisher, résidence inconnue.

Un autre supposé Wm Stahler, de Norristown est horriblement mutilé:

Un autre supposé être Daniel Yoder, de Pittslew.

Un autre, porteur d'une bague avec les initiales H. I. H.

Un autre, probablement Wm Keenan, de Morristown.

Le Capt. George H. Coulse, de Norristown, est mort à 5 h. du matin.

Blessés—Geo. H. Holmes, Norristown, 57 ans, fracture au genou, corps mutilé; on lui a amputé la jambe.

R. S. Johnson, de Philadelphie, deux profondes blessures à la tête.

Blessés transportés à Pottstown—Edward Smith, Norristown; Charles White, Norristown; Nathan O'Neal, Norristown; John Johnson, Mont Claire; Albert Byerly, 1723, rue Marshall, Pottstown; Patsey Kern, Norristown; P. Waters, Swedeland; Henry F. Leister, Phoenixville; L. B. Vanderslice, Poenixville; Thaddeus S. Adler, Norristown; Charles Mattis, Conshohocken; Lucien Custer, Pottstown; Harry Kautz, Norristown; officier spécial Kirkpatrick, de Philadelphie.

Envoyés à l'hôpital de Reading T. H. Adle, jambe fracturée, blessure à la figure, Montgomery.

David Carney, Morristown, bras cassé, mâchoire brisée, Montgomery.

Wm Frieden, Morristown, jambe fracturée, plusieurs blessures.

Benj. Silvie, Reading, plusieurs blessures.

Geo. W. Lewis, Morristown, 51e régiment; A. J. Ashenfelder, Morristown, 51e régiment; Geo. Holmes, blessé au cou, à la caisse.

Norristowm, Pe., 13 mai—La mort de 13 citoyens notables de cette localité a vivement ému la population. La ville est en deuil et les affaires sont suspendues. Quinze ou vingt personnes sont au lit chez elles, grièvement blessées; il y en a seize autres à l'hôpital de charité.

Voici les noms des morts:

William Stanler, Wm Camm, Colonel George Schall, John Slingluff, William Lewis, D. F. Sower, Henry V. Wentz, Charles H. White, Charles Taylor, Harry Thompson, Norman Holmes, Samuel Beatty, John Nuntz.

M. Slingluff était président de la banque nationale de Montgomery, inspecteur de police, directeur du chemin de fer de Reading.

Plusieurs autres étaient de gros négociants très connus.

Victimes admises à l'hôpital:

Amandus, Norristown Constable; B. C. Alderfer, Norristown; John M. Engle, inspecteur du quartier Marion; Charles White, Norristown; John Earl, West Conshocker: Albert Harkness, Oakland, Philadelphie; B. M. Foose, Harrisburg; Joseph Edwards, Germantown; Harrison Robbins, Philadelphie: J. K. Virtue, Philadelphie; Frank Harrington, Philadelphie; Francis Taggart, Westchester; capitaine G. C. Eicholtz, Downingtown; Williams Jenkins, Norristown; Anna Magdebury, Ashland, Pe.

Charles H. White et le capitaine Eicholtz sont morts, ce matin.

Garges, Edwards et Mlle Magdebury mourront bien tôt.

—:o:—

Les opérateurs de charbon de l'Illinois.

Presse Associée.

Chicago, 13 mai—Le "Record" dit que les opérateurs de charbon de l'Illinois ont résolu, à leur dernière réunion, de lever un fonds d'un million de dollars pour se protéger contre les empiètements des Unions du travail. $100.000 ont déjà été souscrits; $400,000 autres le seront bientôt.

—:o:—

Acquittement d'une parricide.

Presse Associée

Pittsburg, Pé., 13 mai—Bertha Beilstein, qui était poursuivie pour le meurtre de sa mère, a été acquittée à l'ouverture de la séance, le juri ayant rendu un verdict de non culpabilité, pour cause d'insanité.

Miss Beilstein n'a témoigné aucune émotion. Le verdict n'a surpris personne.

CALEB.

Souvenirs d'avant brumaire.

....Comme tous les officiers attachés à la personne de Bonaparte, je reçus le 2 fructidor un billet cacheté. Il me semble voir encore le mamelouck étincelant et farouche qui me l'apporta dans ma petite maison du Caire. Il me dit d'une voix basse et rude de n'ouvrir ce pli que le 5, à sept heures du matin, sur la jetée du nord de la rade d'Aboukir.

Je compris aussitôt ce que cela signifiait et la vue de la France s'éleva dans mon esprit comme cette vapeur agréable et légère que les rayons naissants du matin font flotter sur une campagne paisible. Pourtant le général n'avait confié son dessein qu'au chef d'état-major Berthier; mais on savait qu'il avait donné l'ordre à l'amiral Gauteaume d'armer la «Murron» et la «Carrière», frégates; l'aviso la «Revanche» et la tartane l'«Indépendante».

J'allais donc revoir ma tendre Isménie, épouse chaste et dévouée, qui m'attendait dans le modeste pavillon que, lors de notre mariage, nous avions acquis d'un ci-devant, proche le village de Grenelle, et qui avait dû être, du temps des Rois, la petite maison d'un grand seigneur ou la «folie» d'un traitant. Ainsi ce lieu, témoin autrefois des égarements de l'inconstance, l'était aujourd'hui de l'attente et des tourments de la fidélité.

A Aboukir, j'allai demander un gite à Thébadier, adjudant général, qui me reçut en perfection; malgré les lois rigoureuses de Mahomet, nous vidâmes quelques flacons généreux de vins de France, en buvant à nos victoires et à notre avancement. Je le quittai bien avant le jour, et, volant au galop de mon coursier Caleb, ravi à un Emir durant la sabrée des Pyramides, je m'avançai légèrement vers les rivages de la mer.

Le soleil commençait à peine de disperser les ombres de la nuit: tirant des flèches éblouissantes de son inépuisable carquois, il en perçait les ténèbres qui moururent. Le sein d'Amphytrite se laissa voir à travers la gaze palpitante des nues.

Quelques cavaliers allaient et venaient sur la jetée, tantôt s'éloignant à toute vitesse, tantôt accourant à bride abattue, on les devinait empressés à porter les ordres ou à chercher les commandements d'un homme à pied, immobile au bord des flots. A sa taille petite, à ses épaules serrées, comme frileuses, je reconnus le général Bonaparte. Jugeant alors que le moment était venu d'ouvrir le billet qui m'avait appelé, je rompis le scel et je trouvai l'ordre de m'embarquer aussitôt.

Une vive affliction m'attendait: il fallait laisser à terre mon cheval, excellent coursier qui m'avait si fidèlement porté à travers les sables brûlants de la Lybie; mais les prescriptions étaient absolues. Nous devions nous embarquer en abandonnant nos effets dans nos logements et nos montures sur le rivage.

Déjà dans la barque fragile qui m'éloignait, je voyais Caleb tourner vers moi sa tête fine et ses yeux de la même couleur que les dates du désert; j'entendis pardessus l'agitation des vagues bruissantes retentir son hennissement d'adieu; le cou tendu vers la mer, ce noble animal semblait reprocher à Neptune de lui ravir son maître. Enfin, nous abordâmes et, rangés sur le pont de la frégate, nous attendîmes l'arrivée du vainqueur de l'Egypte.

Il parut à la coupée vif et rapide, sauta dans le navire, passa devant nous, fouillant d'un éclair de regard nos visages et peut-être nos cœurs. Nous le vîmes appeler soudain le capitaine qui commandait le navire.

—Faites faire l'appel, dit-il d'une voix brève.

Cet ordre étonna: un à un furent nommés et répondirent le général Berthier, Lannes et Murat, divisionnaires; Marmont, Bessière, chef de brigade, commandant des guides; Bertholet, Monge et Arnaud, penseurs sublimes, venus porter à l'antique obscurité de l'Egypte la lumière nouvelle de la science; quelques mameloucks, vaincus enivrés par la gloire du vainqueur; quelques guides.

Mais quels sont ces deux hommes qui se détournent et qui pâlissent? Nul d'entre nous ne les connaît, et voilà que la liste des noms est épuisée sans qu'ils aient répondu. L'étranger, à la faveur d'un déguisement, a voulu se glisser parmi nous, peut-être pour signaler notre passage à la fureur des flottes britanniques qui nous guettent à travers la Méditerranée. Le général fait un geste; les mameloucks séparent de nous ces perfides, les jettent dans un canot qui les amènera à terre. C'est la seule vengeance du magnanime Bonaparte.

Cependant il revient vers nous; de nouveau ses beaux yeux s'illuminent et nous dardent: il parle, sa voix brève et nette s'amollit parfois de douceur italienne:

—L'armée a sa solde assurée pour un an; l'Egypte est pacifiée; Kléber est général en chef. Nous, nous volons au secours de la patrie que l'Etranger opprime et que les factions dévorent.

Un cri lui répond: «Vive Bonaparte, vive le général,» pendant que le bruit sourd du cabestan qu'on tourne au son aigre des fifres, nous avertit qu'on lève l'ancre. Soudain la frégate se penche, se couche sur l'onde amère, les voiles s'enflent, palpitent, soulèvent la carène qui s'anime; nous nous sentons emportés comme par des ailes d'oiseau vers les hautes lames du large.

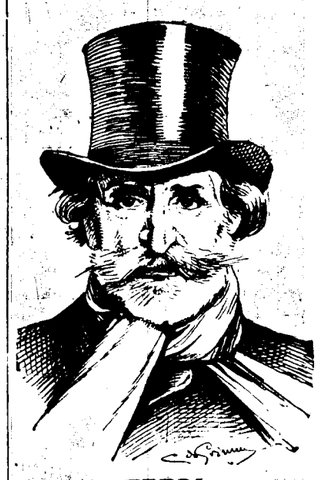
Bonaparte est appuyé sur l'un des sabords de l'arrière; ses yeux semblent creuser la vague souple qui ondule et fuit le long des flancs du navire: soldat attentif, prêt à recevoir et à exécuter les ordres d'un chef, je le regarde eu me demandant à quoi il rêve.

Est-ce à Paris qu'il pense, au désordre des idées et des mœurs, aux faiblesses violentes des directeurs, ces hommes d'Etat qui obéissent à tous les événements et se laissent entraîner par eux, tantôt complices et tantôt dupes; au danger extrême qui font courir à la nation d'incapables citoyens autrefois sauvés et grandis par nos armes? Est-ce plutôt à sa belle Josephine, la creole des îles que son cœur idolâtre et qui, sans doute, dans sa petite maison de la rue Chantereine, soupire après son retour, comme Ismenie apres le mient

Cette pensée émeut mon cœur, il me semble que j'ai vu battre le sein oppressé de Bonaparte. Cependant une vague énorme se dresse à l'avant du navire, s'affaisse sous la quille et soulève l'arrière, nous balançant d'un long mouvement souple Tous deux à la fois—oui je le sens—nous regardons venir à nous, dans l'horizon, les yeux profonds de nos aimées...

Mais un hennissement aigu passe et frappe mes oreilles à travers les bruits gémissants des bordages, de la brise et des flots. Tournant une dernière fois mes regards vers cette terre de gloire et de splendeur que nous ne devons plus jamais revoir, je ne me souviens plus, pendant des heures, que de Caleb....

FRANÇOIS DE NION.



VERDI.

«Combien de fois n'a-t-on pas annoncé que M. Verdi, qui depuis la mort de sa femme vit dans la solitude la plus complète, allait achever ou venait de terminer un nouvel opéra?

«Le vieux maëstro vient de mettre un terme à ces informations par cette lettre adressée à un journal milanais:

«Tout ce qu'on a dit au sujet « d'une œuvre nouvelle sortant de « ma vieille plume est faux, absolument faux. Depuis mon «Falstaff», je n'ai plus fait de «travail « d'opéra», et je n'en ferai plus. « J'ai fini ma tâche ici-bas. Après « soixante-quinze ans d'activité, je « crois avoir acquis le droit de vivre en tranquillité et en douceur « les quelques années qu'il me reste « à vivre.

«Depuis la création de «Falstaff», les journaux ont annoncé, « à intervalles réguliers, et ce qui « est plus fort, avec détails à l'appui, que j'étais occupé à de nouvelles compositions. Jusqu'à « présent j'ai négligé ces informations erronées; aujourd'hui—et « une fois pour toutes—je tiens à « déclarer que je ne créerai plus « rien.

«Du repos, de la tranquillité—« même sur cette terre—voilà mon « unique aspiration et j'espère que « ce désir ne sera pas taxé de prétention.»

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.

Les attractions de l'Exposition.

La commission chargée de l'examen des divers projets d'attractions pour l'Exposition vient de voter un projet présenté par M. Berardi: il s'agit de la reconstitution de la célèbre maison Kamerzell à Strasbourg ainsi que d'un cineorama ou panorama mécanique. Les trois projets suivants approuvés antérieurement sont soumis à la signature du ministre du commerce, à savoir: le maréorama de M. Hugo d'Alesi, le globe céleste de M. Ganneron et le diorama de la Compagnie générale transatlantique. Ces diverses attractions sont placées en dehors du terrain de l'Exposition; mais l'approbation ministérielle a été nécessaire pour les passerelles avec tourniquets à redevance qui les relieront à l'Exposition.

Les pavillons étrangers.

Les commissaires generaux des nations étrangères prennent possession définitive des emplacements qui leur ont été attribués pour la construction de leurs pavillons. Le 29 avril a été fait l'envoi en possession pour l'Italie; puis vont venir, le 3 mai, le pavillon des Etats-Unis, et le 5 mai, celui de la principauté de Monaco; quelques jours plus tard aura lieu l'envoi en possession pour la Bosnie.

Une lettre du général de Galliffet.

Le général de Galliffet vient d'adresser au directeur du «Journal des Débats» la lettre suivante:

Monsieur le directeur,

Dreyfus à l'île du Diable, Picquart poursuivi, Esterhazy en fuite, Henry mort, du Paty de Clam menacé d'un Conseil de guerre! N'est-ce pas assez de victimes, innocentes ou coupables?

Cependant, les ennemis de l'armée, non satisfaits encore, exigent qu'on livre à leur haine tous les officiers, généraux ou autres, qui ont été plus ou moins mêlés à la désastreuse «affaire».

Ne vaudrait-il pas mieux se décider enfin au silence? Ne serait-il pas plus sage, plus généreux et en même temps plus patriotique de ne pas incriminer sans cesse des officiers qu'aucun Tribunal ne songera à mettre en cause? L'armée les connaît, elle admettra qu'ils aient pu se tromper; mais elle les sait des gens d'honneur et incapables de commettre une mauvaise action.

Devant ses électeurs, le gouvernement a, dit-on, promis des châtiments; je lui conseille, respectueusement, d'y renoncer, parce que personne ne croira qu'il est devenu plus ferme pour s'être, une fois, montré trop sévère.

Dans l'intérêt du pays, dans celui de l'armée, et pour arriver à la pacification des esprits, je souhaite que cet appel soit entendu.

Celui qui vous l'adresse n'a pris aucune part à l'«affaire» et il croit aimer la France plus et mieux que ceux qui discréditent chaque jour son armée.

Veuillez croire, monsieur le directeur, à mes sentiments très distingués.

Général de GALLIFFET.

Les divers cris entendus en France depuis un siècle.

En 1788 le peuple criait "Vive le roi! vive la noblesse! Vive le clergé!" En 1789, "A bas la noblesse! A bas la Bastille! Vivent Necker et Mirabeau! Vivent d'Orléans et le clergé!" En 1791 "A bas les nobles! A bas les prêtres! Plus de Dieu! A bas Necker! Vivent Bailly et Lafayette! A bas Bailly!" En 1793, pendant la premiere moitié de l'année, "A bas Louis Capet! A bas la Monarchie et la Constitution de 91! Vive la République! Vivent la liberté, l'égalité, la fraternité! Vivent les Girondins!" Pendant la seconde moitié de la même année: "A bas les nobles, les riches et les prêtres! Vivent les Jacobins! Vive Robespierre! Vive Marat, l'ami du peuple! Vive la Terreur!" En 1794 "A bas les Girondins! Vive la Guillotine! En 1794-95 "A bas la Terreur et ses exécuteurs! A bas Robespierre!" En 1795-1799 "Vive le Directoire! Vive Bonaparte! A bas le Directoire! Vive le premier Consul! A bas la République! Vive Napoléon empereur! Hourrah pour la guerre et la Légion d'honneur! Vive la Cour! Vive l'Impératrice Joséphine!" En 1809 "Vive le Pape!"

Rumeur démentie.

Presse Associée.

Washington, 13 mai—Le bruit de la démission de M. John Addison Porter, secrétaire du président McKinley, a été mis de nouveau en circulation aujourd'hui.

Sous la plus haute autorite on annonce que ce bruit est absolument dénué de fondement.

A ST-LOUIS.

Presse Associée.

St-Louis, Missouri, 13 mai—Jusqu'à midi, aujourd'hui, les chemins de fer avaient amené au moins 25,000 personnes désirant voir la canonnière Nashville. Plusieurs officiers du navire de guerre ont été reçus à diner au Cross Country Club.

A un banquet donné à l'hôtel Southern en l'honneur des officiers une magnifique coupe en or et argent leur a été offerte au nom des citoyens de St-Louis.

THE

F. A. Lambert Co.

L'T'D

Successeurs de J. X. Lambert.

Maison Établie en 1837.

Importateurs et Marchands en Gros

—::DE::—

LIQUEURS, VINS, CORDIAUX, ETC.,

—PROPRIÉTAIRE DU CÉLÈBRE—

Golden Bitters.

Seuls Agents à la Nouvelle-Orléans pour les Célèbres

WHISKIES RYE

—::DE::—

WM. LANAHAN & SON,

De Baltimore.

328-330-332 Magazine St.

TELEPHONE No 359

2 mars—3 m—dim mar jeu

Avis aux Maîtres de Poste.

Presse Associée

Washington, 13 mai—Le maître général des postes, Emory Smith, a ordonné aux maîtres de poste d'ajouter à chacun de leurs comptes de frais d'avis et d'annonces, un certificat déclarant que le prix de l'avis ne dépasse pas celui des annonces commerciales ordinaires.

—:o:—

Petite excursion du Président.

Presse Associée

Hot Springs, Vie, 13 mai—Le Président, Mme McKinley, Mme Gage, le secrétaire-assistant Cortelyou, le Dr et Mme Rixey et quelques amis sont partis sur le train présidentiel de 8:15 heures du matin pour le Natural Bridge, Vie. Tous y passeront une couple d'heures. Ils seront de retour pour l'heure du diner.

Affaire de Mme Crosby.

Presse Associée

Chicago, 13 mai—Le jury, dans l'affaire de Mme Crosby et de son fils âgé de 13 ans, accusés du meurtre du député shérif Nye, a rendu son verdict.

Mme Crosby, reconnue coupable d'homicide, a été condamnée à un an de pénitencier.

L'enfant a été acquitté.

Cette affaire se poursuivait depuis 10 jours, et avait fait beaucoup de bruit dans le public. Le jeune Crosby avait tiré sur le constable Nye, au moment où celui-ci pénétrait dans la demeure de sa mère, porteur d'un ordre d'éviction de la famille.

Mme Crosby avait autrefois joui d'une grande aisance.

—:o:—

Inondations en Allemagne.

Presse Associée

Berlin, Allemagne, 13 mai—Quoique les pluies aient cessé en Allemagne les inondations continuent et le niveau de l'Elbe, de l'Oder, de la Saale et de la Bode s'élève toujours. De vastes territoires sont sous les eaux. De nombreux ponts ont été emportés.

A Dresde, à Pierna et à Leipsic plusieurs personnes ont été noyées.

Toutes les rivières de la Silésie ont débordé. A Warm, un vieux pont a été détruit.

Le soir, il rentrait accablé par la saine fatigue, et la vieille Françoise, en lui prodiguant toutes les tendres caresses dont pendant si longtemps il avait été privé, lui demandait:

—Mais où as-tu été encore, mon cher enfant?.....

Et en embrassant sa mère à pleins bras, Jean répondait avec un hochement de tête:

—J'ai passé par Montbazon, par la Vallières, par.....

Ou bien:

—J'ai été jusqu'à Chinon, à Azay, je suis revenu par Savonnières.

—Tout ça à pied?

—J'ai rencontré un boulanger qui m'a fait monter et m'a bien abrégé de deux lieues, maman.

—Tu t'éreinteras, mon pauvre enfant!.....

—Pas de danger. J'ai trop appris à marcher, maman....Et puis, j'ai mon idée.

Et un beau matin, il la débagoula tout net, son idée. Et, par ma foi, elle n'était point du tout mauvaise.

Il s'agissait de mettre un peu en jeu pour gagner largement sa vie en faisant un commerce honorable.

Ça n'est pas pour rien que ce beau pays de Touraine a été appelé "le Jardin de la France".

Les Allemands nous l'envient assez!.... ils donneraient tous leurs champs de pommes de terre et de houblons pour nos belles vignes de Chinon, de Vouvray, de Bourgueil.

La bière alourdit, le vin égaie .... Le bon vin, c'est des rayons de soleil mis en bouteille.

Donc, jardin de fleurs et jardin de fruits. Et l'on fait dans les grandes villes et à Tours principalement, une considérable consommation de beaux fruits juteux et dorés, qui admirablement, complètent un repas.... car, si l'on arrive à bien boire en Touraine, on aime également à bien manger.... Eh donc!.... l'un ne va guère sans l'autre.

— Maman, — avait dit Jean Cloarec, — je ne sais ce que vous possédez, mais à mon avis, vous ne devez pas être bien riche.

Et Françoise de répondre:

—Oh! mon enfant, grâce à la générosité de la famille de Chazay, depuis la mort de ton pauvre père, nous avons toujours été à l'abri du besoin. J'ai la maison qui m'abrite, le champ, le clos, la petite vigne, et les deux belles vaches que tu sais.. Maintenant, dame, comme j'espérais toujours que me reviendrait mon enfant, j'ai vécu avec pas grand'chose, mettant de côté pour que tu trouves ça à ton retour.... Le bon Dieu m'a exaucée, tu as bien souffert, mais tu es revenu, pour consoler les dernières années de ta vieille mère.

Et elle ajouta, d'une voix que l'émotion faisait trembler:

—Que le nom du Seigneur soit béni!.....

— Oui, maman! C'est très bien!.... Hélas!.... toute votre vie vous vous êtes donc privée pour moi!.... Mais sur vos vieux jours, comme vous dites, qui dureront bien longtemps, je l'espère, car vous êtes forte et vaillante, je ne veux plus que vous vous priviez.... Et je ne dois pas demeurer à rien faire... Je veux travailler.

—Travailler, c'est le sort commun, je le sais bien, nous devons tous travailler,... Mais que feras-tu, mon enfant?.... Tu ne peux pas redevenir matelot, pour me quitter encore!....Ah! non! cette fois-ci, j'en mourrais, vois-tu!.... Et un métier, tu n'en as point appris.

—Il ne s'agit point de vous quitter, ma mère. Soyez certaine que je n'en ai aucune envie... Mais il s'agit de gagner notre existence à tous les deux et de vivre très honorablement.

—Oh! ça, c'est différent, alors, mon cher enfant, tout ce que tu voudras, je le ferai.

— Oui! Mais.... vous allez être obligée, alors, de faire un gros sacrifice.....

—Qu'appelles-tu un sacrifice? .... Ce que tu me diras.... je te le donnerai.... Il le faut bien.....

—C'est que, mamar, voyez-vous.... il me faut une bien grosse somme!.....

—Pas des mille et des cents, je suppose, car alors, ce serait impossible.

—Pas des mille, mais des cents.....

—Enfin, combien?

—Il me faut au moins cinq cents francs!.....

Et ce brave Jean s'arrêta, regardant sa mère du coin de l'œil, craignant de l'avoir effrayée par l'énormité de la somme.

La veuve se taisait!

—Dame, oui!....C'est gros... Et je ne puis rester sans argent ....Ah! si Mme Aline était là.

—Ne prononcez pas son nom, ma mère.

(A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCES PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUERIT LES COLIQUES: c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "Sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

SOARDS'

1899 | Nouvelle-Orléans | 1899

CITY DIRECTORY.

Maintenant publié et reconnu comme le meilleur de cette ville qui a t jamais été publié. Il est de la plus grande utilité pour les hommes d'affaires. Envoyez le chercher immédiatement

DIRECTORY DE LA VILLE....Prix $6 00
DIRECTORY D'AFFAIRES.....Prix $1 00

Ces Directories sont envoyés par express ou par la poste à tout point des Etats Unis sur reçu du montant.

L. SOARDS, Editeur.

606 Place Commerciale.

NOUVELLE-ORLÉANS, LNE.

21 fév—

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 22. Commencé dimanche 27 novembre

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMERICAIN.

IV

DEUX AMOURS.

Suite.

—Nounou, tu abuses de la complaisance de Marie. Je t'aurais aussi bien qu'elle remis en place ton chapeau cabossé dans la bagarre de l'Acclimatation.

—Mais non, chérie, j'en ai pour quelques instants: surtout soyez sages, fit-elle, les menaçant du doigt!

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Après quelques banalités, René dit tout à coup à Eva:

—Il faudra pourtant bien que je m'habitue à ne plus vous voir, mademoiselle Eva!

Est-il vrai que vous partiez cette semaine pour Fontainebleau?

La jolie enfant tressaillit et regardant René:

—Oui, c'est vrai, fit-elle triste ment, le docteur trouve que je suis assez bien pour reprendre mes études; mère doit me reconduire dimanche prochain à la pension.

—Déjà! murmura René. Il est vrai que le changement d'air achèvera votre guérison, et puis, vous retrouverez vos petites amies. Ce doit être gai Fontainebleau?

—Non ce n'est pas gai Fontainebleau, et je regrette d'être guérie, dit innocemment la jolie enfant dont le troublant regard ne quittait pas René.

Et puis, et puis, je suis comme vous, ajouta-t-elle. Cela me paraîtra bien dur; ne plus voir ni Marie, ni.... vous.

Inconsciemment, René se rapprocha d'Eva et prenant la main de la jeune fille, lui dit:

—Ne faites-vous aucune différence entre la peine que vous causera l'absence de ma sœur et la mienne?

Eva rougit, mais regarda franchement René et répondit:

—Eh bien! non, monsieur René, c'est étrange ce que je vais vous avouer et c'est peut-être mal, ajouta la charmante enfant lorsque je ne vois pas Marie, j'éprouve une peine sincère, mais... supportable; tandis que, lorsque vous restez un jour ou deux sans venir, je ressens une véritable douleur.

—Chère, chère Eva!.... eut à peine le temps de prononcer René, car la négresse rentrait avec Marie qu'elle accablait de remerciements.

La jeune fille en quelques minutes avait remis en ordre le chapeau avec lequel Yaya croyait avoir conquis le cœur de Jacques Larband, et elle avait profité des instants passés seule en la compagnie de la jeune modiste pour lui adresser sur l'ouvrier mille questions plus sangrenues les unes que les autres. Il est vrai que la négresse s'exprimait dans un tel jargon que Marie avait très mal saisi le sens de la conversation.

—N'est ce pas, ma petite Marie, que vous pourriez venir me voir à Fontainebleau?

Eva s'était ressaisie la première et sentait le besoin de détourner l'attention de René, véritablement ému par le quasi-aveu qu'elle venait de lui faire.

—C'est bien loin, Fontaine-